

Le 17 avril, commença l'interrogatoire de Dué ; la scène qui s'était passée la veille se répète pour lui : le prétexte d'un vol d'habits, puis la proposition de l'apostasie et le refus énergique du chrétien. Le mandarin furieux ordonna de le battre avec plus de cruauté que le premier.

Des femmes chrétiennes, arrivées de Son-la pour nourrir les prisonniers, versaient d'abondantes larmes en voyant tant d'injustice et de cruauté. Les soldats du mandarin leur disaient : « Ce sera ainsi jusqu'à ce que vous ayez cessé de dire : *Amen, Jesu*, c'est-à-dire jusqu'à l'abandon de votre religion. » Les satellites commissaient toutes sortes d'imprécations contre la religion, les missionnaires et les chrétiens ; il ne se taisaient que devant les protestations et les menaces de quelques miliciens catholiques qui les priaient de s'occuper de leurs affaires et de cesser d'insulter la religion. Cependant Dué, étendu sur les briques du tribunal, se débattit dans des contorsions nerveuses qui lui causèrent de larges blessures à la poitrine et au front, pendant que le soldat frappait à coups redoublés. Ce fervent chrétien persistait dans son refus d'apostasie ; ses forces l'abandonnèrent et il perdit connaissance. Alors on le transporta à la prison, pour qu'il reprît quelques forces, afin de subir un nouvel interrogatoire.

Le lendemain, 18 avril, l'interrogatoire ou plutôt le supplice continua : le mandarin espérait cette fois vaincre l'énergique résistance de ce chrétien, dont l'apostasie serait suivie de beaucoup d'autres. Le soldat frappa si violemment que la partie frappée ne devint plus qu'un amas de chairs en lambeaux d'aspect repoussant. Dué avait reçu deux cent trente coups de rotin. Il fut rapporté dans sa prison, privé de l'usage de tous ses membres et comme, à la suite de ces tortures, se déclara un violent accès de dysenterie, les gardiens de la prison, pour se débarrasser d'un malheureux dont la présence leur paraissait intolérable, le traînèrent dans la cour extérieure et le laissèrent sur le bord d'un étang. Dué n'avait plus qu'un souffle de vie ; cependant sa bouche murmurait encore quelques prières. Il souffrait horriblement ; mais Dieu, qu'il avait confessé, le réconfortait.

Cependant la nuit dut lui paraître bien longue. Au matin, nul n'était venu le secourir. Vers midi, sa femme vint lui porter sa nourriture. A la vue de son mari, elle pleura amèrement ; mais ne désespérant pas de le sauver, elle voulut le ramener à Son-la.

Le mandarin la fit appeler.